

L'usage de tout système électronique ou informatique est interdit dans cette épreuve.

Remarques importantes

- Présenter, en écrivant une ligne sur deux, en premier lieu le résumé de texte, en second lieu la dissertation.
- Il est tenu compte, dans la notation, de la présentation, de la lisibilité, de la correction orthographique et grammaticale, de la netteté de l'expression et de la clarté de la composition.
- L'épreuve de rédaction comporte obligatoirement deux parties : un résumé et une dissertation. Résumé et dissertation ont la même notation et forment un ensemble indissociable

Partie A – Résumé de texte

Résumer en 200 mots le texte suivant. Un écart de 10 % en plus ou en moins sera accepté. Indiquer par une barre bien nette chaque cinquantaine de mots, puis, à la fin du résumé, le total exact.

Nous sommes des êtres singuliers, toujours. Chacun de nous est unique. Chacune de nos vies suit un destin qui lui est propre. Cela est entendu et constitue la base de la discussion, son axiome en quelque sorte. C'est même ainsi que chacun est homme et non un échantillon, un exemplaire, un objet de série, comme le sont les objets fabriqués. On ne pourrait pas faire l'histoire d'une vie, obscure ou illustre, si elle n'était pas un processus continu d'individualisation et de constitution de soi. Être soi-même ne s'oppose pas ici à être un autre mais désigne positivement cet approfondissement et cet élargissement de ce qui nous est donné au départ, mais seulement comme point de départ.

Être un humain, ce n'est pas disposer de tout au départ et n'avoir plus qu'à déplier son être, c'est une tâche, celle de devoir faire son chemin en tirant de soi des potentialités que l'on ignore tant qu'on ne les a pas actualisées. « "Nous" sommes tous des hommes » ne peut donc pas vouloir dire que nous sommes les mêmes ou que nous formons une communauté homogène, comme sans doute les différentes espèces animales. Les individus humains ne sont pas des individualisations d'un genre commun. Chacun est sa propre espèce, selon la formule de Leibniz. Dans notre perspective, le commun n'est pas extérieur aux individus mais intérieur à chacun d'eux. Il y a des notions que l'on ne peut posséder qu'en commun avec tous les hommes. Ces notions baignent dans une lumière qui éclaire semblablement tous les esprits. En concédant aux relativistes qu'il n'en va pas de même pour les idées de juste, de bien, de mal, etc., notions morales et non logiques ou intellectuelles comme les mots primitifs et les axiomes, on reconnaît que nous avons l'idée de la validité universelle des normes de toute action humaine, en tant qu'humaine. Pour nier cette universalité, il faut en avoir l'idée, la conce-

voir comme possible, au moins. C'est parce qu'il y a du commun qu'il peut y avoir et qu'il y a des singularités et donc des différences entre elles.

Si l'individualité était l'ineffable, si elle ne pouvait pas être subsumée sous le concept d'homme, s'il n'y avait que des hommes et non pas un concept d'homme, il faudrait alors concevoir un lien d'homme à homme, d'individu à individu, une pure et formelle relation de l'un à l'autre, « une dispersion mouvante de réciprocités », selon la belle formule de Francis Jacques, sans autre détermination que cette distinction tournante des places occupées indifféremment par l'un ou l'autre des individus. Cette approche purement relationnelle, dit encore très bien ce philosophe que nous suivons sur ce point, « permet de faire apparaître comme irréductible, aux côtés de la relation d'appartenance caractéristique de la dimension collective dans le social, le rapport non moins spécifique de réciprocité qui caractérise la dimension interpersonnelle dans le social. [...] ¹ ».

Nous ajouterons, mais en prenant seul la responsabilité de ce prolongement, que cette relation pure, formelle et désintéressée de l'un à l'autre qui est celle de la vie quotidienne dans le monde ambiant commun à tous produit instantanément l'éclatement de la logique des groupes et des appartenances qui séparent les hommes non pas comme des individus singuliers mais comme des membres de communautés toujours sur le point de s'affronter et de se faire la guerre pour s'affirmer comme moi commun, comme des Nous substantiels dont les individus ne sont que des modes. La politique ici n'est plus que « l'art de prévoir et de gagner par tous les moyens la guerre ² », comme l'a dit Levinas. Il ne faut pas davantage qu'un geste de soin, de secours, d'entraide, de soutien, etc., pour

1. Francis Jacques, *Différence et Subjectivité*, Paris, Aubier Montaigne, 1982, p. 290 et 291.

2. Emmanuel Levinas, *Totalité et Infini. Essai sur l'extériorité* (1961), La Haye, Martinus Nijhoff, 4e éd., 1980, Préface, p. IX.

qu'une autre relation qu'une relation de pouvoir et de distinction sociale vienne enseigner aux hommes que leurs vies propres et proprement humaines sont aussi des vies communes et que c'est là, en-deçà de l'histoire et de la politique, que se tient, se maintient, se déroule silencieusement et généreusement ce qui est le plus précieux dans toute vie humaine et qui n'est jamais consigné dans des livres d'histoire. Robert Antelme nous a montré que les plus solidaires dans le camp de concentration étaient le plus souvent des solitaires. Ceux qui soignent vraiment les autres, qui les instruisent, qui les défendent et, plus généralement, qui les aident ne tirent pas de leurs actions une conception du monde qu'ils cherchent ensuite à imposer aux autres : rapports de pouvoir dissimulés derrière la vitrine des bonnes actions et des bons sentiments dont regorge *ad nauseam*³ notre époque. Ils ne tiennent pas le registre de leurs actes quotidiens, discrets et répétés sans lassitude. Ils ne cherchent même pas à être reconnus pour ce qu'ils font car leurs actions se suffisent à elles-mêmes, elles sont autotéliques. Nous aimerions appeler pré-sociales de telles relations qui ne sont pas sérielles et ne sont pas encore prises dans des institutions et des organisations, relations naturelles plus que sociales entre des hommes qui cherchent à être utiles les uns aux autres et suspendent, mettent de côté, oublient par ces actions oblatives⁴ le *moi* sous toutes ses formes. « Les généreux, dit Descartes, n'estiment rien de plus grand que de faire du bien aux autres hommes et de mépriser son propre intérêt. »⁵

Peut-être que finalement le « nihilisme » contemporain ne résulte pas de la chute des grandes conceptions du monde ni de la « fin de l'Histoire » et encore moins de l'empire de la science et de la technique produisant le « désenchantement du monde », mais, plus silencieusement et aussi plus pernicieusement, d'une survalorisation du moi et de l'effacement corrélatif de ce qui est commun à *tous* les

hommes. La glorification du moi me semble être en étroite alliance avec l'exaltation de la nation et du chez soi, sous toutes ses formes. Les idéologies nationalistes qui ont dévasté le monde ces deux derniers siècles sont comme des agrandissements de l'image du moi. Comme chacun sent bien ce qu'il y a d'étroit et d'étriqué dans « le moi », une prise est ainsi offerte au transfert des affects dans une réalité plus grande que soi, donnant à l'amour-propre une figure plus présentable sous la forme d'un Nous substantiel, faisant lien entre des moi préalablement conçus comme séparés les uns des autres. Cela revient à fermer la porte à tout effort pour se voir du dehors, en spectateur, comme un autre. L'idéologie de l'appartenance prive les individus de la possibilité d'échanger leurs rôles et de s'objectiver sous une autre forme que celle, dans le fond artificielle, appauvrissante et décevante, du moi.

[...] C'est toujours l'oubli du Je et du commun qui ouvre la voie au déchaînement et à la multiplication des crimes contre l'humanité dont regorge l'histoire contemporaine. Bien pire et plus dangereux que le moi-je est le moi-nous qui sépare certains hommes du reste de l'humanité. Si le Je ne se détache pas du moi, et surtout du moi-nous, comment pourrait-il se représenter et, de ce fait, éprouver ce qui touche un autre que lui car le moi ou le moi-nous ne connaît et ne reconnaît que le même que lui ? Le Je est par définition substituable, remplaçable, chacun peut se l'approprier sans en priver les autres, au contraire, il se renforce de se savoir comme démultiplié. Le moi au contraire peut être fasciné par son unicité et rechercher anxieusement son « identité », aveugle à ce qui le fait homme comme les autres. On ne s'oppose pas à ce positivisme moderne et à ce fétichisme du moi en cherchant à l'annihiler et le fondre dans un tout, mais en faisant valoir la fonction critique du Je, le pouvoir critique et dissociatif de la pensée.

Pierre GUENANCIA, *L'Homme sans moi. Essai sur l'identité*, PUF, 2023, p. 367-372.

Partie B – Dissertation

La dissertation devra obligatoirement confronter les quatre œuvres et y renvoyer avec précision. Elle pourra comprendre deux ou trois parties et sera courte (au maximum 1800 mots). Cet effort de concision faisant partie des attentes du jury, tout dépassement manifeste sera sanctionné

« L'idéologie de l'appartenance prive les individus de la possibilité d'échanger leurs rôles et de s'objectiver sous une autre forme que celle, dans le fond artificielle, appauvrissante et décevante, du moi. »

Dans quelle mesure les œuvres au programme vous permettent-elles de commenter cette formule ?

◇ Fin ◇

3. « Jusqu'à la nausée. »

4. Actions de dévouement.

5. René Descartes, *Les Passions de l'âme*, art. 156.